

LOUISA SIÉFERT

Dans une étude sur la poésie et les poètes de la nouvelle génération, parue dans la *Revue des Deux Mondes* de 1869, M. Louis Etienne, après avoir parlé de quelques livres dus soit à François Coppée, Ed. Pailleron, A. Theuriet, etc., écrivait :

..... « Nous sommes amenés à clore cette évolution de la poésie contemporaine par l'ouvrage le plus personnel, à notre avis, le plus remarquable peut-être et certainement le plus contraire aux habitudes du public, l'ouvrage d'une jeune fille, les *Rayons Perdus*, de Mlle Louisa Siéfert ».

Qui était cette Louisa Siéfert, ainsi révélée ?

Emilie-Georgette-Louisa Siéfert naquit à Lyon le 1^{er} août 1845. Son père Henri Siéfert, était de Gudensberg, dans la Hesse Electorale, mais il s'était fait naturaliser français de bonne heure. Sa mère Olympe Belz était d'origine suisse.

De santé très délicate, Louisa Siéfert tomba malade toute jeune et elle passa une grande partie de sa courte vie dans le lit ou sur la chaise-longue de la convalescente. Elle se prit d'amour pour un ami d'enfance qui se maria, ce qui fut un coup terrible pour la frêle jeune fille. C'est cette douleur, jamais complètement étouffée, qui donnera de la gravité à ses vers.

Le véritable maître de Louisa Siéfert fut Charles Asselineau, auquel elle soumettait tous ses écrits. C'est lui qui la présenta à l'éditeur Lemerre qui publia les *Rayons Perdus*, son premier livre, qui obtint un grand et légitime succès. Déjà la jeune femme était maîtresse de sa forme, une forme sévère et vraiment belle, et elle s'affirmait poète de haute inspiration. Comme presque toutes ses sœurs en poésie, ce sera dans l'expression des sentiments passionnels, que Louisa Siéfert excellera.

Elle aura des cris superbes et toujours marqués d'une forte personnalité. Froissée dans son amour, elle s'écriera dans un rude élan d'orgueil :

*Non, non je ne suis pas de ces femmes qui meurent
Et rendent ce dernier service à leurs bourreaux,
Pour qu'ils vivent en paix et sans soucis demeurent.*

Mais que le calme descende en son âme, qu'elle se laisse aller au charme de la rêverie, son ton sera tout autre. Et dans un joli sentiment féminin, elle dira avec une tristesse des plus tendres en s'adressant aux objets familiers de sa vie de jeune femme :

*Laine blanche, crochet, roulés entre mes doigts,
Combien vous ai-je dit de secrets autrefois ?
Combien avez-vous vu de doux rêves s'éclorer ?
Vous en souvenez-vous ?... Hélas ! j'en tremble encore.*

*Quand mon cœur palpitait d'espérance et d'orgueil,
Nous épiions un bruit de pas à notre seuil.
Un coup rapide et sec derrière notre porte,
Tandis qu'en même temps une voix claire et forte*

*Vibrait et demandait si l'on pouvait entrer.
La rougeur du bonheur me venait colorer,
Je relevais soudain mon front ému pour dire :
Bonjour ! ou bien : bonsoir ! avec un doux sourire,
Et vous, je vous laissais tomber sur mes genoux.
J'en tremble encore... Hélas ! vous en souvenez-vous ?*

N'est-ce pas charmant et d'une émotion infiniment sincère ?... Dans la même note d'intimité, voyez encore de quels mots simples et avec quelle douce éloquence féminine elle dit sa tristesse lorsque l'être aimé l'a quittée :

*Rentrez dans vos cartons, robe, rubans, résille !
Rentrez, je ne suis plus l'heureuse jeune fille
Que vous avez connue en de plus anciens jours.
Je ne suis plus coquette, ô mes pauvres atours !
Laissez-moi ma cornette et ma robe de chambre,
Laissez-moi les porter jusqu'au mois de décembre ;
Leur timide couleur n'offense point mes yeux :
C'est comme un deuil bien humble et bien silencieux,
Qui m'adoucit un peu les réalités dures.
Allez-vous-en au loin, allez-vous-en, parures !
Avec vous je sens trop qu'il ne reviendra plus,
Celui pour qui j'ai pris tant de soins superflus !*

On ne saurait être plus vraiment femme, amante douloureuse et poète plus ému et touchant.

Nature aimante, Louisa Siéfert s'était prise d'une vive affection pour son ami et protecteur, Charles Asselineau. Un moment, il fut même question de mariage. Mais l'écrivain s'effraya de la trop grande différence d'âge qui le séparait de la jeune fille ... Du reste, la santé de Louisa Siéfert allait s'altérant de plus en plus. En 1872, on l'envoya à Pau pour se reposer et reprendre quelques forces au soleil du midi. C'est là qu'elle fit la connaissance de M. Pène, publiciste fondateur du journal *l'Information* qu'elle épousa. Elle mourut dans cette ville le 21 octobre 1877.

Le buste de Louisa Siéfert se trouve à Lyon, dans la salle des Illustrations lyonnaises ; il a été exécuté par E. Pagny.

BIBLIOGRAPHIE : *Rayons perdus*, Paris, 1868. — *L'Année Républicaine*, recueil de 12 petits poèmes dédiés à V. Hugo, Paris 1869. — *Les Stotques*, Paris, 1870. — *Les Saintes Colères* (brochure), Paris, 1871. — *Comédies romanesques*, Paris, 1872. — *Poésies inédites*, Paris, Fischbacher éd., Paris, 1881.

CONSULTER : LOUIS ÉTIENNE, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1869. — Notice de la mère de Louisa Siéfert, en tête des *Poésies inédites*, Paris, 1881.

PAR LA FENÊTRE

Sur la place, là-bas, trois énormes nourrices,
De ces femmes qu'on voit quitter enfants, époux,